



HAL
open science

Pour une critique constructive du “ colibrisme ”

Gérard Hernja

► **To cite this version:**

| Gérard Hernja. Pour une critique constructive du “ colibrisme ”. 2025. <hal-04862408>

HAL Id: hal-04862408

<https://hal.science/hal-04862408v1>

Preprint submitted on 3 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Pour une critique constructive du « colibrisme »

Gérard Hernja
Janvier 2025

Reprenant a priori une légende amérindienne, Pierre Rabhi a toujours fait la promotion des petits gestes pour la planète.

« Un jour, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés et atterrés observaient, impuissants, le désastre. Seul le petit colibri s'active, allant chercher quelques gouttes d'eau dans son bec pour les jeter sur le feu. Au bout d'un moment, le tatou, agacé par ses agissements dérisoires, lui dit :

- *« Colibri ! Tu n'es pas fou ? Tu crois que c'est avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ? ».*
- *« Je le sais, répond le colibri, mais je fais ma part ».*

Pierre Rabhi a ainsi contribué à faire du colibri, peut-être à son insu, un exemple fédérateur des énergies individuelles et surtout un exemple facile à suivre par chacun. Et c'est ainsi qu'est né le « colibrisme », dans son idéal mais également dans ses dérives, endormant une radicalité collective et se privant des moyens d'agir à la racine.

De la légende du colibri à l'avènement du « colibrisme »



Au tatou qui l'interpellait sur le sens de ses gesticulations et de ces va-et-vient entre la rivière et la forêt, le colibri rétorquait qu'il faisait simplement et essentiellement sa part, l'incitant à le suivre ainsi que tous les autres animaux de la forêt.

Cette légende validait indirectement l'antienne féconde à l'époque chez certains défenseurs de l'environnement, et aujourd'hui plus largement encore, selon laquelle chaque petit geste compte. Elle instillait également l'idée que le changement passe peut-être en priorité sinon exclusivement par les petits gestes, faisant entrer dans la légende du colibri les impératifs masqués du « colibrisme ». Elle renforçait également

l'idée émergente dans les années 1980 selon laquelle il faudrait « penser global mais agir local », même très localement et parfois très modestement.

Aujourd'hui, l'expérience montre que la politique des petits gestes et de leur répétition pour faire juste sa part tout comme cette manière d'attacher la réflexion au global et l'action au local n'auront ni bousculé le système en place ni changé la trajectoire du dérèglement climatique et des crises sociales qui en résultent. Nous pourrions dire, comme l'écrivait de manière critique Amin Alal (2016) que nous avons pensé global pour agir dans un bocal, sans rien remettre en cause et que l'union des petits gestes n'a pas fait la force d'un mouvement qui transforme. Le colibri n'a pas éteint l'incendie de nos forêts et la destruction de notre environnement, et pendant qu'il s'activait avec ces gouttes dans le bec il ne pouvait pas hurler sa désespérance et appeler à des insurrections. Le « penser global » n'aura pas non plus ruisselé sur l'agir local, sans doute parce qu'il ne le pouvait pas et ne le voulait pas.

Nous pourrions même estimer que cette légende et ce slogan auront, à leurs niveaux, contribué à endormir le désir, à gagner du temps d'inaction, de consommation et de production. Ils ont également amoindri la revendication légitime qui aurait exigé un pilotage politique d'une action passant par des décisions radicales, à la racine du mal qui mine notre environnement. Parce qu'il ne s'agit pas moins que de transformer le global pour une nouvelle manière de penser et d'agir sur le local. Parce que l'urgence est de changer radicalement, globalement et localement, en alliant à chaque niveau la pensée aux actes, les cris et les revendications aux gestes. Parce que penser faire sa part simplement en faisant un petit geste peut être un doigt d'honneur au changement nécessaire.

Discuter et remettre la légende en question

Et si la légende n'avait, dès le départ, pas eu d'existence avérée ? Du moins pas comme elle nous a été racontée, pas comme elle a été structurée pour nous susurrer une manière cosmétique d'améliorer la forme sans rien bousculer sur le fond.

Et si le colibri, en faisant sa part et en agissant très localement, avec la célérité qui le caractérise, n'avait fait qu'attiser, par le battement de ses ailes, les flammes qu'il voulait combattre, rendant la goutte d'eau qui tombe de son bec inefficace et même contreproductive.

Et si le colibri, lorsqu'il pensait donner l'exemple, toujours en affirmant faire sa part, et même lorsqu'il était suivi par les autres animaux, ne faisait que participer au système en place ?

Et si l'action sans réflexion et la réflexion sans action ne changeaient rien au problème de fond et pire ne faisaient que l'aggraver ?

Et si la part de bonne conscience de l'inoffensif colibri n'était que celle que tolèrent les tenants de notre société de consommation pour ne pas avoir à se renier et à renier tout ce qui a contribué à affoler le climat et augmenter leurs richesses, tout ce

qui fait que même lorsque les flammes seront a priori éteintes, la planète continuera à brûler de l'intérieur ?

Et si le colibri éteignant l'incendie n'était qu'un leurre, une fable pour endormir et rester endormi, avec un « penser global » qui, comparable à un rêve récurrent et sans cri de rage qu'on a imposé dans nos têtes, ne trouve jamais de concrétisation politique dans une action qui transforme et métamorphose.

A quoi sert une légende si elle est désarmée

« À quoi sert une chanson si elle est désarmée ?

Me disaient des Chiliens, bras ouverts, poings serrés

Comme une langue ancienne

Qu'on voudrait massacrer

Je veux être utile

À vivre et à rêver »

(Roda Gil, Julien Clerc)

Le « colibrisme », en tant que mouvement ayant suscité un courant d'adhésion et une sympathie à la mesure de la fragilité et de la beauté relative de l'animal, est donc un leurre. Pour changer le monde, le colibri n'est pas le bon animal. De surcroît il n'utilise pas la bonne méthode. Il n'a d'ailleurs pas empêché la forêt et la civilisation amérindienne dont il serait issu d'être en passe de disparaître. Peut-être parce que le colibri est resté désarmé et surtout muet face aux problèmes en cours. Ou pire parce que sa légende a contribué à nous désarmer, à éteindre nos protestations et nos révoltes, un peu « comme une langue ancienne, qu'on a laissée massacrer ».

Se réarmer pour peser et transformer

Alors complétons la légende du colibri, comme l'ont d'ailleurs fait d'autres auteurs, à l'instar d'Ernest London, en y faisant intervenir d'autres personnages pour raconter une autre histoire. Parce que les légendes et les récits façonnent nos imaginaires et peuvent les faire évoluer, et parce qu'en complétant certaines légendes nous pouvons changer notre manière d'appréhender le monde et d'agir.

Gardons le colibri pour la goutte d'eau dans la mer et le tatou pour questionner ses actions. Ajoutons un crocodile pour ses larmes, un sanglier pour passer à l'action plus directe et violente. Imaginons des fauves ou des chiens, et même des hommes.



Il est facile d'imaginer que les larmes du crocodile n'éteindront pas l'incendie mais qu'en plus il ne pourra émouvoir que peu de monde. C'est peut-être pour cela que le colibri faisait mieux l'affaire et que le crocodile, quoiqu'hôte de la rivière, a été exclu, et qu'il est peut-être inutile de le rajouter.

La fureur d'un sanglier ou de fauves contre ceux qui abiment et brûlent la forêt avec leurs machines infernales et contre ce système qui produit et encourage les destructions trouverait cependant sa place dans un prolongement de la légende. Le sanglier qui charge avec violence les coupables présumés de l'incendie, les fauves qui chercheraient à les lacérer, feraient alors le pendant à l'exemplaire complaisance du colibri qui se contente de lâcher une goutte d'eau sur ce qui brûle. Le tatou qui interpelle le colibri en lui disant que ce qu'il fait est inutile et qui interpelle le sanglier en lui disant que son action est dangereuse serait un lanceur d'alerte idéal, même s'il est incapable lui-même de prendre les risques nécessaires. Les chiens pourraient aboyer, et c'est déjà ça. Les autres animaux resteraient indécis et attendraient pour se prononcer ou peut-être pour ne jamais avoir à se prononcer. Ils n'auraient que le sanglier à copier, s'ils voulaient agir, et ce faisant leur pouvoir potentiel serait immense. Le tableau pourrait ainsi être complété afin que nous puissions tous nous reconnaître, à nos places, dans nos inactions, dans nos actions dérisoires, nos doutes et parfois nos révoltes éphémères ou plus profondes. Dans tous les cas, la légende serait réarmée.

La légende proposée dans les écoles et dans les bandes dessinées à mettre dans toutes les mains n'évoque « pour sa part » que le sympathique colibri, comme parangon de l'action qui ne remet rien ni personne en cause. Mais ce n'est pas parce que l'animal est sympathique, ce n'est pas parce que son action est gentille qu'elle est juste.

La partie de la légende qui aurait pu être consacrée à la dénonciation et plus encore à la fureur est escamotée. Elle est celle qu'il faut cacher aux yeux d'un monde consumériste qu'il ne faut pas troubler. Elle est celle qu'il faut éloigner des oreilles des enfants ou des personnes qui pourraient se révolter et vouloir renverser le système.

Changer le point de vue

Le sanglier qui charge les hommes, coupables, d'allumer le feu et de saccager le monde est alors absent, alors même que lui aussi fait ce qui lui semble nécessaire et que, lui aussi, comme le colibri, fait sa part. Et ce n'est pas parce l'animal est a priori moins sympathique que le colibri et parce que l'action est plus radicale qu'elle est injuste ou même plus violente que celle qui l'a causée.

Alors oui, il faut écrire un autre récit. Parce que tout commence par le récit, même et surtout lorsqu'il s'agit de transformer et lorsqu'il est question d'éducation comme moyen pour le faire. Et pour cela, il faut une véritable « insurrection des consciences » comme l'appelait par exemple de ses vœux Jean Ziegler, avec comme corollaire des insurrections en acte, en réaction à des violences sociales et environnementales toujours plus fortes. Les bonnes consciences seules ne suffiront visiblement pas à peser sur le monde. Une légende sans le regard sombre du sanglier, sans la potentialité de sa réaction violente comme arme de dissuasion massive, sans prolongement éducatif majeur ne saurait être utile, « ni à vivre ni à rêver ».



L'éducation comme une arme de reconstruction massive

« *L'éducation est l'arme la plus puissante pour changer le monde (Nelson Mandela)* »

L'idée de penser l'éducation comme moyen efficace pour changer le monde rapidement peut paraître singulière. Elle est pourtant la seule arme non létale pouvant changer le monde et faire de la charge du sanglier un acte symbolique transformateur de la société, au-delà de l'acte gratuit et inutile. L'éducation est en réalité disruptive et essentielle, parce qu'elle parle de transformation et de métamorphose plus que de continuité et d'adaptation (Hernja, Kaufmann, 2022). Et c'est peut-être pour cela qu'elle est régulièrement dénigrée, sans doute par ceux qui

n'y croient pas, mais également par ceux qui ont intérêt à ce que rien ne change sur le fond, et ils sont nombreux.

L'éducation est pourtant un investissement utile et nécessaire pour un futur désirable. Elle est une arme efficace pour transformer et se transformer, déconstruire et reconstruire, pour penser par soi-même et « *apprendre aux personnes à penser par elles-mêmes* (Chomsky, 2010) ». L'éducation ne doit pas être réduite à l'éducation nationale et aux enfants avec comme finalité d'assurer la continuité de l'état actuel et l'école comme seul lieu de propagation.

Il faut alors promouvoir une éducation qui ne soit pas une éducation à la petite semaine ni une éducation qui capitalise ou une *éducation bancaire* (Freire, 1974). Il faut une éducation qui puisse révolutionner les consciences, féconder le bruit et la fureur qui permettent les révoltes et transforment le monde de l'intérieur, « *au lieu d'accepter passivement et lâchement que le sceau soit mis de l'extérieur à notre propre personnalité* (Gramsci, 1978) ». Une éducation qui se prête à « *la remise en cause des valeurs et des orientations de la société actuelle [...], indissociable de la critique de l'imaginaire de développement sur lequel nous vivons* (Castoriadis, 1992) ».

Renverser la table pour sortir des impasses est une nécessité. Tout comme ne plus séparer la pensée de l'action, refuser l'alibi de penser global et d'agir local pour ne rien faire, comme l'ont théorisé ceux qui finalement n'ont rien changé depuis 50 ans et surtout ne veulent rien changer pour les 50 ans à venir.

L'éducation est une arme de construction massive, rapide et non létale, sauf pour les sociétés qui oppriment et les discours qui endorment les consciences et ont rendu acceptable jusqu'à l'inacceptable.

A défaut d'éducation et de métamorphose, les tatous seront bientôt inutiles pour donner l'alerte. Les fauves auront perdu leurs griffes et les sangliers seront devenus des cochons domestiques, prêts à rôtir sous des températures caniculaires.

Bibliographie

Allal A., « Penser global, agir dans un bocal ». Participation locale, régulation néo-libérale et situation autoritaire en Tunisie (2006-2010), Gouvernement et action publique 2016/2 (N° 2), p. 153-181. DOI 10.3917/gap.162.0153

Castoriadis C., 1992, La force révolutionnaire de l'écologie, *La planète Verte – l'écologie en question*.

Chomsky N., 2010, *Pour une éducation humaniste*, L'Herne, Paris.

Freire P., *Pédagogie des opprimés*, Maspéro, Paris, 1974.

Gramsci A., 1978, *Cahiers de prison*, 10, Editions Gallimard

Hernja G., Kaufmann V., 2022, *Métamorphoses*, Elya éditions.

Rabhi P., 2017, La Part du colibri, illustré par Pascal Lemaître, éditions de l'Aube.